



Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie¹

Un ermite dans la grande maison / Carmen Boustani
éd. Karthala, 2013
cote : 59.705

Professeure de littérature comparée à l'Université libanaise de Beyrouth, Madame Carmen Boustani avait surtout publié des études relevant de sa spécialisation ; en 2010, surprise sous les bombardements de l'invasion israélienne du Liban, en 2006 et recevant des milliers de courriels de ses amis du monde entier, elle conçut alors une approche ludique avec les mots qu'elle exprima dans le premier de ses livres non consacré à la littérature comparée. Elle l'intitula La guerre m'a surprise à Beyrouth (Karthala 2010), qui eut un succès encourageant et dont nous rendîmes compte dans ces colonnes.

Ce nouveau livre est un « roman » comme indiqué dans le titre de couverture, qui prend la forme d'un récit dans le récit. Alors qu'elle passe des vacances dans la maison familiale laissée à l'abandon dans la montagne libanaise, la narratrice Myriam retrouve des fiches roses rédigées par sa sœur, consacrées à un vénérable ermite, le Père Antoun Tarabay ; d'ailleurs l'ouvrage est dédié, page 5, à « Ceux qui ont aimé. Abouna Antoun ». Plongée dans la lecture et le classement de ces fiches jusqu'alors inconnues, Myriam, divorcée, mère d'un fils de 22 ans qui vit à New York, est heureuse de se retrouver au milieu de la grande maison à moitié vide ; elle n'y était pas revenue depuis des années et elle apprécie « ce climat d'absence qui règne dans la maison ». Elle y cherche les repères de son enfance et de celle de sa sœur dans leurs chambres respectives. « Je suis en voyage dans ma propre maison » dit-elle joliment. Une voisine, Alice, amie de ses parents lui rend visite ainsi qu'une de ses cousines qui a ouvert un refuge pour femmes battues. Louant une chambre chez Alice, un archéologue français en mission à Beyrouth, deviendra vite l'ami, le confident, l'intime de Myriam au point qu'il deviendra le personnage le plus important dans la trame du roman..

Comme beaucoup de Libanais, la sœur de Myriam admirait le Père Antoun, qui joua un rôle spirituel important lors de la guerre civile libanaise de 1975 à 1991, accueillant ceux qui souffraient, physiquement et psychologiquement, qui étaient en deuil, qui se sentaient abandonnés. Né en 1911 dans le joli, village de Tannourine, il devint moine et put s'installer au couvent Saint Elysée de la Vallée de la Qadischa dans le Haut Liban ; il voulait en effet se réfugier « dans les espaces de grande nature pour aimer Dieu en liberté » ; mais cet ermite est oriental, donc également missionnaire et les visiteurs vont affluer. La sœur de Myriam lui rendra visite à la fin de sa vie, lorsqu'il sera hospitalisé au couvent du Christ-Roi ; elle le décrit comme « un être qui est





Académie des sciences d'outre-mer

réellement allé au bout de ses engagements ». Elle-même « a reçu beaucoup de faveurs du Père Antoun », « se sent à ses côtés auprès de l'essentiel » car « face à un ermite, on ressent un appel à la vie spirituelle ». Le Père Antoun lui raconte l'histoire de Marina, que l'Église maronite souhaite actuellement canoniser ; fille d'un moine qui la fait passer pour son fils, elle prend les habits de moine à la mort de son père et reste au monastère ; mais la fille d'un aubergiste voisin l'accuse d'être le père naturel de son enfant ; Marina est chassée du monastère et vivra en ermite sans rien dire ; à sa mort, on s'apercevra qu'elle était une femme. Le Père Antoun qui aura souffert d'une longue maladie, offrait ses escarres pour « sauver le Liban en danger ». Il avait révélé à sa confidente : « L'acceptation de la souffrance m'aide à vivre dans l'intimité de Dieu ». Il est décédé en 1999.

À plusieurs reprises, les confidences de la narratrice relèvent parfois de l'autobiographie ; ainsi lorsque Myriam remarque que « la mort devient le fondement même de l'écriture, une épreuve face à la mort de ma sœur », le lecteur averti devine que l'auteure également a subi un deuil familial. Le séjour à Paris « pour fuir les bombardements », la hantise de « l'occupation syrienne qui a emporté tout ce qu'il y avait de solaire en nous », la « mémoire de Zahlé, de belles montagnes, d'une vallée paisible », où se trouve la vraie maison familiale, constituent des références à des situations vécues dans la chair et parfois dans la peur de l'auteure même. De même que cette profonde tristesse « pour ces « chrétiens d'orient » qui ont maintenu une ferveur religieuse. Ils sont persécutés. Leur avenir est incertain ». Celui de tous les chrétiens libanais l'est également.

Enfin, ces aveux de « s'être éloignée de la religion sans pour autant nier totalement l'existence de Dieu », de « porter, en tant qu'orientale, un intérêt au sacré », conduisent l'auteure à approfondir la remarque de Saint-Augustin « Si elle n'est pas pensée, la foi n'est rien » Par un hommage à la sœur de la narratrice et à l'ermitte, ce roman mêle la spiritualité et le concret. Trois solitudes y sont décrites, celle du moine, de Myriam et celle issue de la société de consommation.

Myriam (Carmen?) avoue page 73 « Je n'arrive pas m'attribuer le titre d'écrivaine. Bien que j'aie déjà publié plusieurs livres ». Qu'elle se rassure, la veine de l'écrivain apparaît, pour le plaisir du lecteur, dans ce néologisme : « L'amour naît et dénaît » (page 99), dans cette description d'une promenade de Michel et de Myriam « Nous marchons le long du trottoir ombragé où la morsure du vent et l'humidité du fleuve fêlent nos os » (page 236) et dans la pirouette finale : « Ce manuscrit est la genèse du livre à venir. Je le baptise Un Ermite dans la grande maison. Si elle n'est pas pensée, une œuvre littéraire n'est rien ; cette œuvre l'est !

Christian Lochon